

Philippe Remy

L'Épopée de
Gilgamesh

Illustrations de Nikolas List

*Conte librement adapté
d'après les fragments épars des diverses traditions*

Des mêmes auteurs

Nikolas List

La Vallée des rois, conte illustré, Bruxelles, Maelström, 2004.

Philippe Remy

Cagliostro, de l'affaire du collier aux géôles de l'Inquisition, essai, Alleur, Marabout, 1995.

Le Comte de Saint-Germain, essai, Alleur, Marabout, 1996.

Bartolomé de Las Casas, album de BD historique, Paris, Bayard, 1999.

Le Jour du dernier pape, roman, Genève, Melchior, 1999.

Cagliostro, ciarlatano o superuomo ?, essai, Milan, Armenia, 2000.

La Chambre close, roman, Paris, Phébus, 2006.

Le Crime et la Mer à travers le temps, récits authentiques, Genève, Scènes de crimes, 2006.

Escrocs et Voleurs à travers le temps, récits authentiques, Genève, Scènes de crimes, 2007.

La Belgique à feu et à sang !, récits authentiques, Genève, Scènes de crimes, 2007.

www.philipperemy.be

À mon fils Julien-Paul, pour ses 12 ans.

*Puisse ce récit te distraire un peu, t'instruire
de-ci de-là, et te faire réfléchir déjà (il n'est
jamais trop tôt pour prendre de bonnes
habitudes) sur le sens de la vie
et celui du roman !*

Philippe Remy

*les * dans le texte renvoient au Lexique en fin d'ouvrage (page 87)*

PROLOGUE

Ô vous, qui me prêtez l'oreille, connaissez-vous l'histoire édifiante de celui qui a tout vu, tout connu des lointains horizons et des ressorts secrets du monde ?

Connaissez-vous celui qui a touché du doigt un savoir antérieur au Déluge ? Ce sage d'entre les sages dont le regard a porté plus loin que notre monde, en direction de *l'Ancien Monde* et de *l'Autre Monde*.

Ô vous, qui m'écoutez, connaissez-vous le nom de Gilgamesh, dont il me revient de vous narrer la vie et les exploits gravés par sa main sur la stèle ?

Ô vous, qui m'écoutez, retenez bien le nom de Gilgamesh, car jamais roi ni héros n'accomplit pareils prodiges et n'en retint tant de leçons.



I

UN SAUVAGE

Il existait autrefois en Mésopotamie un être aux qualités surhumaines. Gilgamesh, roi d'Ourouk, était en effet un colosse haut de onze coudées*, qui conjugait la force d'un buffle avec la grâce d'un prince. Le prodige venait de sa nature même, car il n'était homme que pour un tiers et à deux tiers divin, unique créature issue de deux mères : une femme l'avait fait, le dotant de la beauté, la déesse créatrice l'avait parfait. Ainsi conçu, sans rival, sans égal, il ne pouvait prendre la mesure de sa force et, tel un enfant des premiers âges, il n'avait nulle conscience de l'iniquité de ses caprices.

Les habitants d'Ourouk, ses sujets, vivaient dans la crainte perpétuelle de ses désirs car, pareil à un fauve encagé dans une prison dorée, des accès d'humeur le bouleversaient régulièrement. Et gare alors aux fils que leurs pères ne

pouvaient dissimuler, gare aux filles que leurs mères ne pouvaient soustraire. D'insatiables appétits le portaient à la guerre, à l'amour. Et c'étaient, nuit et jour, des joutes sanguinaires, des assauts virils sans pitié pour les cœurs des parents ou la vertu des époux.

Lassés d'entendre monter les plaintes, les grands dieux sollicitèrent le Maître du Ciel, leur seigneur, qui se tourna vers la déesse de la Création :

– Quelle extravagance t'a donc enivrée pour élever jusqu'à un rang quasi semblable au nôtre ce tyran odieux ?

– Je n'ai pas failli, mais simplement laissé reposer mon œuvre : elle n'est point achevée.

– Tu parles bien, mais que comptes-tu faire pour libérer nos consciences ?

– Lui envoyer un miroir, peut-être.

Et la déesse, sans s'expliquer, fit jaillir hors d'elle la réplique en argile du roi sans rival. Les dieux regardaient stupéfaits cette nouvelle prouesse, tandis que la Créatrice se lavait les mains. Sur la glaise, elle traça le signe magique qui donnait nom et vie à Enkidou le héros. Puis elle abandonna sa créature dans le désert.

Les années ont passé, un instant dans la conscience des dieux. Enkidou, élevé par les bêtes féroces, vit au milieu de sa

harde, hirsute et sauvage, ignorant des usages des cités et des hommes. Au côté des gazelles, il se nourrit d'herbes folles ; au côté des tigres et des loups, il étanche sa soif aux points d'eau.

Un jour, un chasseur, qui voulait se désaltérer, releva une tête ruisselante et tomba nez à nez avec le sauvage et sa harde. Il s'en revint chez lui, bouleversé et anxieux.

– Père, j'ai découvert au fond de la steppe un homme sauvage qui vit parmi les bêtes féroces, leur frère et leur souverain. Il n'est dans tout le pays créature plus puissante et vigoureuse. Je comprends mieux à présent les prodiges qui contrariaient ma chasse quotidiennement : il a comblé les fosses que j'avais creusées, il a arraché les filets que j'avais tendus ; il a été jusqu'à me reprendre les animaux que j'avais capturés. Sache-le, Père, j'ai désormais trop peur pour m'aventurer sur ses terres. Que vais-je faire ? Que vais-je devenir ?

Le vieil homme l'avait écouté avec attention, le front plissé, le sourcil arqué, mais il ne tremblait pas, il réfléchissait.

– Mon fils, je sais ce qu'il te reste à faire. Va à Ourouk et présente-toi à Gilgamesh, son roi, le plus vigoureux d'entre les mortels. Parle-lui de cet homme, et tu verras.

Suivant ce conseil, le chasseur prit la route et alla consulter Gilgamesh, qui l'écouta avec intérêt.

– Ne t'inquiète plus, conclut le maître d'Ourouk. Je vais te donner l'une de mes courtisanes, qu'il te suffira d'amener là

où tu as rencontré ce sauvage et sa harde. L'affaire sera vite résolue.

Le chasseur ne comprenait pas où Gilgamesh voulait en venir mais il n'osa le contrarier et s'exécuta, reprenant la route avec une très jolie jeune femme. Il leur fallut trois jours pour atteindre le point d'eau où l'homme sauvage avait été surpris. Deux jours de plus, ils patientèrent. Puis arriva la harde pour s'abreuver, et bientôt Enkidou lui-même.

– C'est lui ! grogna le chasseur.

– Laisse-moi faire, fit la courtisane en quittant sa cachette, et sa harde lui deviendra étrangère. Il l'oubliera, crois-moi, et tu vivras comme avant.

La jeune femme se dirigea nonchalamment vers le point d'eau, jeta ses vêtements sur la berge et entreprit sa toilette en chantant. Les bêtes la contemplaient, stupéfaites par son audace ; l'homme sauvage paraissait abasourdi.

Durant les six jours et sept nuits qui suivirent, Enkidou et la courtisane ne se quittèrent pas un seul instant. Ainsi connut-il la femme, la grande initiatrice. Quand, rassasié, il retourna vers les bêtes qu'il avait négligées, celles-ci se détournèrent de lui avec dégoût. Il voulut s'élancer, les poursuivre, mais il n'en avait plus la force. La harde le quitta donc. D'abord dépité, il se découvrit de nouvelles sensations, de nouvelles idées : l'esprit et la sensibilité avaient chassé l'instinct, l'humanité triomphait de l'animalité.

Il revint s'asseoir aux pieds de la courtisane. À présent, il était capable de s'attarder à la contemplation de son visage, à l'écoute attentive de ses paroles.

– Tu es beau, Enkidou, lui dit-elle. Sage et fort comme un dieu. Pourquoi perds-tu ton temps parmi les bêtes du désert au lieu de chercher ton semblable ?

– Mon semblable ? Mais cela n'existe pas. La déesse m'a créé sans égal et je...

– Taratata ! le coupa la jeune femme. Il y a à Ourouk, dans un temple merveilleux, un homme aux qualités surhumaines, qui se croit le plus puissant des mortels.

– Et comment s'appelle ce phénomène ? demanda Enkidou secoué par des émotions diverses.

– Gilgamesh, roi d'Ourouk, né deux fois parce qu'engendré par une femme mais parfait par une déesse.

– Qu'attendons-nous, femme ? Conduis-moi. Je veux me battre avec ton tyran et lui faire connaître ma force toujours victorieuse.

Pendant ce temps, à Ourouk, Gilgamesh s'était levé et expliquait son dernier rêve à sa mère Ninsoun.

– Il y avait des étoiles brillant au firmament. Soudain un rocher est tombé du ciel. J'ai entrepris de le soulever mais je n'y suis pas parvenu. Nos gens se pressaient autour de lui, les jeunes l'escaladaient. À la fin, je l'ai déposé à tes pieds et tu

l'as mis de pair avec moi. Qu'est-ce que cela signifie ?

– Les étoiles, commença Ninsoun l'omnisciente, ce sont tes compagnons. Le roc céleste, un homme d'une force hors du commun. Et si je l'ai mis de pair avec toi, c'est qu'il sera ton sauveur, un ami fidèle.

– Puisse-t-il m'advenir que j'obtienne enfin un ami et un conseiller !

Et tandis que la courtisane, assise auprès d'un point d'eau, au cœur de la steppe, évoquait la grandeur de son roi, Gilgamesh méditait sur la portée des rêves et, pour la première fois de sa vie, il attendait.



2

GILGAMESH ET ENKIDOU

La courtisane avait conduit l'homme sauvage jusqu'à une cabane de bergers. Ces derniers se rassemblèrent autour du phénomène mais, loin de se moquer, ils lui apprirent à manger du pain et à boire de la bière, nouveau pas dans la voie de sa civilisation. Alors Enkidou se détendit et chanta joyeusement ; son cœur était plein d'allégresse et ses traits illuminés. Il frictionna son corps d'eau puis d'huile, il se vêtit et ressembla pour la première fois à un homme. Mieux : il avait des compagnons.

Les nuits qui suivirent, il prit son arme et courut sus aux bêtes féroces qui menaçaient les troupeaux : il massacra les loups et pourchassa les lions. Grâce à leur gardien, les vieux pâtres pouvaient désormais dormir tranquilles.

Ainsi fila le temps, collier d'instantanés heureux, et Enkidou oublia Gilgamesh, jusqu'au jour où un homme le surprit alors qu'il se reposait avec sa compagne.

– Que viens-tu faire céans, étranger ? demanda l'ancien sauvage.

– On m'a invité à un mariage.

– Un mariage ?

Il fallut expliquer à celui qui ignorait tout des usages ce que représentait l'union conjugale. L'homme parlait et Enkidou buvait ses paroles, ou les commentaires de la jeune femme. Mais soudain, alors que l'étranger évoquait les droits du roi d'Ourouk sur les futures épouses, Enkidou pâlit. Il ne pouvait admettre qu'un homme, tout monarque qu'il fût, pût disposer à son gré des uns et des autres sans leur consentement. Ses compagnons lui parlèrent du règne de Gilgamesh et de ce qui se passait quotidiennement dans leur ville, et Enkidou pâlit plus encore.

– Je n'ai que trop tardé, murmura-t-il. Je me rendrai à Ourouk, et je ferai entendre raison au tyran.

Enkidou se remit donc en route, guidé par la courtisane. Lorsqu'il eut franchi l'enceinte de la prestigieuse cité, il se dirigea vers la Grand-Place, la tête altière, sa compagne derrière lui, entourés tous deux d'une foule de curieux.

– Il ressemble à Gilgamesh ! disait l'un.

– Il est plus petit ! corrigeait un autre.

– Mais tellement plus solide ! soulignait un troisième.

Il arriva qu'il croisa la route du roi alors que celui-ci s'apprêtait à franchir la porte d'une future mariée et à réclamer son dû. Enkidou s'interposa aussitôt, interdisant l'accès de la maison. Gilgamesh, rouge de colère, tenta de l'écarter mais n'y parvint pas. Alors les deux colosses s'empoignèrent et une formidable bataille s'engagea. Le seuil et les montants n'y résistèrent pas, le mur vacilla, mais les adversaires soutenaient vaillamment la joute. Les assauts se multiplièrent puis, progressivement, la fureur céda la place à l'étonnement et au plaisir viril de la lutte. Le premier, Gilgamesh détourna la poitrine.

– Tu es bien digne d'être leur roi ! lâcha Enkidou, l'œil brillant.

Il y eut un moment de silence. Peut-être la foule eût-elle apprécié joute plus longue et sanguinaire mais les deux adversaires avaient jaugé leurs force et bravoure respectives. Ils s'observaient interdits, bouleversés. Soudain ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se jurèrent amitié et fidélité.

– Tu es le roc céleste de mes rêves ! s'exclama Gilgamesh. Viens, suis-moi au palais, que je te présente au plus vite ma mère, la pieuse et avisée Ninsoun.

Un nouveau cycle de vie avait commencé pour les deux héros, tout à la joie de s'être découverts un égal, un compagnon. L'insouciance, hélas, n'eut qu'un temps, car il advint bientôt

qu'Enkidou sombra dans une crise inattendue de profond désespoir.

– Je ne te comprends pas, disait Gilgamesh. Tu as découvert les plaisirs de l'amour et ceux de l'amitié, tout ce qui m'appartient est tien. Tu es jeune, tu es fort, tu as tout, tu peux tout.

– Ainsi suis-je fait, frère de mon cœur. Ce sont justement toutes ces joies qui m'arrachent des larmes, car le bonheur m'est odieux quand tant de plaintes montent vers moi. À quoi bon mes richesses ou ma force si je ne puis rien pour soulager autrui ?

Déconcerté par le discours et l'attitude de son nouvel ami, Gilgamesh rentra en lui-même et réfléchit intensément. Ainsi donc il pouvait goûter à tout, et au surplus tout partager, et cela ne suffisait plus pour être heureux ?



3

L'APPEL DE L'AVENTURE

– Mon Enkidou, interrogea un beau matin Gilgamesh, sais-tu pourquoi notre peuple se lamente ?

– Il est pauvre et les moyens d'améliorer son ordinaire ne sont pas légion.

– En effet. Mais nous n'y pouvons pas grand-chose. Quelles richesses pourrions-nous ramener du désert ?

Le roi se recueillit un long moment.

– Pourtant... Il me vient une idée. Il y a à soixante doubles-lieues* d'ici un site grandiose, la Forêt des Cèdres. Ce sont les arbres les plus précieux du monde, ceux qui permettent de bâtir de puissants navires ou de belles maisons. Un véritable *or vert*, que l'on peut échanger contre les produits les plus rares, les plus somptueux.